

LA JOLIE MADAME  
SEIDENMAN



Andrzej Szczypiorski

LA JOLIE MADAME  
SEIDENMAN

*Traduction du polonais, notes et postface  
de Gérard Conio*

*Préface de Chimamanda Ngozi Adichie*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original  
*Początek* (1986)

Publié pour la première fois en 1986.  
© 1988 Diogenes Verlag, Zurich.  
© 1988 Éditions De Fallois/L'Âge d'Homme,  
2023 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française.  
© 2023 Éditions Noir sur Blanc pour la postface.  
© 2022 Chimamanda Ngozi Adichie pour la préface,  
avec l'autorisation de The Wylie Agency (UK) Limited.

ISBN: 978-2-88250-846-1

## PRÉFACE

Quel splendide roman ! Son plus grand triomphe n'est pas simplement d'être sage, au sens rare et immuable de ce mot, mais de porter cette sagacité avec légèreté et humour. C'est un livre sur la Pologne durant l'occupation nazie, avec son cortège d'horreurs, et pourtant le lecteur rit souvent, en réminiscence, en découverte déchirante. « Un juif qui mange un gâteau ! » s'écrie l'un des personnages alors qu'un juif est effectivement en train de manger un gâteau dans une pâtisserie, un acte parfaitement ordinaire pour la population de Varsovie, devenant soudain un crime lorsqu'on est juif. Cette simple exclamation contient, mise en scène et en lumière, toute l'absurdité au cœur de l'oppression nazie.

Le titre traduit est presque trompeur, contrairement à l'original polonais, *Le Commencement*, comme si *La Jolie Madame Seidenman* était une manière délicate d'attirer le lecteur dans un roman certes gratifiant, mais tout sauf délicat. La beauté d'Irma Seidenman est primordiale, parce qu'elle y trouve son salut. Elle ne correspond pas aux stéréotypes juifs. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus lui permettent de se faire passer pour la veuve catholique d'un Polonais, jusqu'à ce qu'un informateur la dénonce à la Gestapo. On voit dans ce qui s'ensuit comment la médiocrité côtoie si aisément le courage, et à quel point l'être humain peut être vil et mesquin, et également si digne. Mais ce roman ne se concentre pas sur Mme Seidenman, et l'on y croise une

galerie de personnages complexes, dont un délinquant de rue, un officier de la Gestapo, une religieuse qui convertit au catholicisme des enfants juifs et qui ainsi les sauve, mais leur fait perdre leur héritage, et un honnête tailleur assassiné lors d'une exécution sommaire. Le personnage de Pawełek est le plus présent et le plus attachant, et nous le découvrons au moment où « l'amour et la mort deviennent les amis indissociables de l'homme, où leur pensée ne le quitte pas ».

Szczypiorski n'est pas sentimental, son monde est empreint d'une sorte de résilience pragmatique, d'une insistance implacable sur les réalités de l'histoire, sur le fait que ce qui s'est passé, s'est passé ; comme le résume l'un des personnages, « je pense que dans l'histoire le conditionnel n'existe pas ». Et pourtant, il y a au cœur de cette histoire un romantisme tout en retenue, surtout dans l'amour de Pawełek pour Mme Seidenman et, peut-être plus encore, dans son attachement à son ami d'enfance, Henio. Lire la perte d'Henio, condamné à mort par un accident de naissance (il est juif), est incroyablement émouvant. On pleure cette immense tragédie, et celle aussi de la disparition d'un ami : lorsque c'est le compagnon d'enfance qui meurt, il emporte avec lui l'enfance elle-même, dont les souvenirs s'effacent puisque celui avec laquelle on l'avait partagée n'est plus.

Qu'est-ce qu'un maître du style ? Quelle que soit la réponse, ce roman est l'œuvre d'un styliste. Szczypiorski glisse dans le temps avec élégance pour créer une grande émotion, et nous montre un présent où le futur vit avec obstination. C'est une expérience particulièrement poignante que de lire les réflexions d'un personnage sur sa situation présente dans la Pologne dévastée par la guerre, puis d'apprendre à la ligne suivante qu'il est mort, et comment, et que ses os vont blanchir, puis noircir dans les fondations d'une nouvelle maison. Szczypiorski brise d'autres conventions littéraires avec la même grâce, passant des détails infimes de l'apparence d'un personnage à des méditations philosophiques

sur Dieu, la justice et la politique, et le résultat n'est pas un récit hésitant entre la littérature narrative et celle d'idées, mais un roman certain de pouvoir répondre aux deux. C'est un modèle de lyrisme, qui porte une attention soutenue au langage: d'abord à son esthétique propre – maîtriser l'art de la phrase, de belles lignes qui courent sur la langue –, puis à la conscience des répercussions politiques du langage. « Le monde mentait, écrit Szczypiorski. Chaque regard était vicieux, chaque geste vil, chaque pas ignoble. Dieu avait encore en réserve la plus dure épreuve, le joug de la langue. »

La fidélité de la fiction se porte souvent sur l'esthétique littéraire, parfois au détriment de l'exactitude politique. Pas dans ce roman. Szczypiorski comprend qu'une grande part de la politique relève de la psychologie humaine, et que c'est le regard perçant de la littérature qui permet de la cerner au mieux. Dans les passages du roman qui relèvent presque du bavardage – toute grande littérature est à la limite du bavardage –, nous voyons les personnages aux prises avec des stéréotypes identitaires. Müller pense que la Russie est « tyrannique, obscurantiste, déchaînée ». Un Allemand de Pologne se voit comme « un Allemand imparfait, qui n'a pas été modelé par la mentalité allemande, un Allemand avec un défaut dans le cœur, qui vit tout avec une sensibilité slave, à travers l'expérience slave, un Allemand atteint de la merveilleuse maladie de l'âme polonaise, belle, justement, parce que imparfaite, inachevée, incertaine, toujours en train de se chercher, échevelée, capricieuse, débridée ». Un autre personnage encore songe à la « tyrannie de la perfection sans laquelle les Allemands ne peuvent pas vivre », et note que « si l'histoire force un jour les Allemands à l'hypocrisie, ils deviendront les plus parfaits hypocrites de la terre ».

C'est donc un roman sur le courage moral, interrogeant l'identité et l'idéologie, remettant en question et en même temps célébrant le nationalisme, parce que c'est au fond un hymne à la Pologne. C'est la lettre d'amour d'un fils déçu. Il est écrit en mémoire des juifs qui allaient « bientôt mourir

au combat, et entrer dans la légende ». Témoin de la laideur brutale du nazisme, mais impatient face à l'autosatisfaction polonaise, il tourne dès le début sa lumière vive vers les ambitions déformées de la Pologne d'après-guerre. Szczypiorski nous montre qu'il n'existe pas de réelle rédemption, et il nous interdit d'oublier que même les personnages qui survivent à la guerre connaîtront de nombreuses souffrances, et les formes multiples de l'exil physique et émotionnel.

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE

Lagos, Nigeria, mars 2022

*Traduit de l'anglais par Florence Bourqui*



LA JOLIE MADAME SEIDENMAN



## I

Dans la pièce régnait la pénombre, car le juge se plaisait dans la pénombre. Ses pensées, toujours brumeuses et inachevées, répugnaient à se laisser prendre au piège de la lumière. Tout au monde est sombre et trouble, et le juge aimait creuser cette opacité du monde, c'est pourquoi il avait coutume de s'asseoir dans un coin de l'immense salon, dans un fauteuil à bascule, la tête inclinée en arrière, de sorte que ses pensées se balancent doucement au rythme du fauteuil. Il en déclenchait le mouvement par une légère poussée du pied, un coup à gauche, un coup à droite. Il portait des pantoufles en feutre qui lui montaient aux chevilles. Elles étaient fermées par une boucle en métal. Ces boucles brillaient sous la lumière d'une lampe cernée d'un abat-jour et leur éclat bleuâtre tranchait sur le fond du tapis.

Le tailleur Kujawski regardait les boucles des pantoufles en feutre du juge et comptait intérieurement ce qu'allait lui coûter le tableau qu'il avait l'intention de lui acheter. Ce tableau, dans un cadre doré, était suspendu au mur et représentait un bonhomme nu avec des cornes, assis sur un tonneau de vin. Le tailleur Kujawski pensait que c'était le diable, l'un de ces diables joyeux, prompts à lever le verre et à pincer les filles, que les peintres d'autrefois peignaient volontiers, le plus souvent sur un fond assez sombre et peu distinct où le tailleur avait du mal à discerner un moulin à eau ou les ruines d'un vieux château. Ce n'étaient pas, à vrai

dire, de très beaux tableaux mais ils avaient leur prix, et le tailleur plaçait son argent dans les œuvres d'art, car il était patriote et homme de culture.

– Donc, vous dites, mon cher ami, disait le juge Romnicki, que vous en avez assez de toute cette guerre. Vous en avez assez de la guerre ! Qu'on le veuille ou non, la paix est naturelle aux hommes. Nous aspirons tous à la paix, c'est bien ce que vous avez dit ?

– C'est ce que j'ai dit, répondit le tailleur, regardant le diable sur son tonneau.

Il venait de se rappeler soudain que l'on donnait à ce diable le nom de « faune » et il se sentait attendrir par une sorte de douceur paisible.

– Bon, d'accord. Que la guerre finisse, déclara le juge. À l'instant. Dès maintenant... C'est ce que vous voudriez, cher ami ?

– Qui ne le voudrait pas, monsieur le juge ?

– Je vous demande de bien réfléchir. Je parle très sérieusement. La paix est le plus important, n'est-ce pas ? Donc, nous terminons cette guerre. Tout de suite, sans plus tarder. Faites très attention, mon cher Kujawski. Où sont les Soviétiques ? Admettons qu'ils soient sur la ligne du Don. Les Anglais ? En Afrique du Nord. Parfait. Donc notre ami Hitler domine l'Europe. Et aujourd'hui nous terminons la guerre, mon cher Kujawski. Car vous avez bien voulu faire remarquer que la paix est le plus important, n'est-ce pas ?

– Monsieur le juge ! cria Kujawski. Comment ça ? Avec les Allemands sur le dos ?

– Décidez-vous, mon cher. D'ailleurs, ils changeront dès demain, dès qu'il y aura la paix. Car la paix se fera, elle se fera ! D'abord, il y aura les préliminaires, comme il se doit, ensuite une conférence de paix avec des concessions des deux côtés. Les Soviétiques d'un côté, Hitler de l'autre – les Anglo-Saxons c'est autre chose –, mais vous avez bien dit que le plus important était la paix, ils devront donc s'entendre d'une manière ou d'une autre. Il y a pour cela des

diplomates, des hommes d'État, différentes chancelleries, officielles et secrètes, des échanges de documents, des hauts-de-forme, des limousines, du champagne... Paix aux hommes de bonne volonté, mon cher Kujawski.

– Monsieur le juge... marmonna le tailleur.

– « *Tu l'as voulu, George Dandin*<sup>1</sup> ! » s'exclama le juge d'une voix sans réplique. Maintenant, cessons de tourner autour du pot. Laissons cela à d'autres. Ah ! mon cher ami, redressez la tête... Enfin, nous avons la paix ! Et puisque nous avons la paix, les occupants ne peuvent pas se comporter plus longtemps de si atroce façon. Eh bien quoi ! Nous aurons perdu la liberté. Mais nous en avons l'habitude, mon cher Kujawski. En fin de compte, nous sommes nés tous les deux sous la botte et nous mourrons de même. Mais oui... Il est vrai qu'au début ils vont nous exploiter sans pitié. Quatorze heures par jour de travail obligatoire et une assiette de soupe claire. Des coups de bâton, des coups de fouet. Mais tout cela changera avec le temps. Comme il y aura la paix, il ne leur sera plus possible de soumettre de nouveaux esclaves. Ils devront ménager ceux qui travailleront pour eux. Redressez la tête, mon cher Kujawski. Au bout de quelques années, nous ne travaillerons plus que huit heures par jour. Ils nous donneront des bons de ravitaillement ; on aura même du café et du thé, et comment en serait-il autrement, puisqu'il faut bien faire du commerce, échanger les denrées ? Est-ce que les Anglais boivent eux-mêmes tout leur thé indien ? Est-ce que les Soviétiques ne sont pas fournisseurs de pétrole, de blé, de pommes de terre, que sais-je encore ? Nous ne manquerons de rien, mon bon Kujawski. Il est vrai que nous vivons sous la botte étrangère, cela il ne faut pas se le cacher. En revanche nous vivons en paix, car à partir de ce soir, la paix mondiale va régner, et c'est le plus grand bien que l'on puisse espérer pour l'individu et pour l'humanité, un bonheur après lequel soupirent pieusement nos âmes épuisées, nos stupides petites

---

1. En français dans le texte.

âmes, Kujawski, honteuses, humiliées, habituées à l’esclavage, à la servilité; ce n’est pas pour aujourd’hui, c’est évident, mais dans un certain temps, au bout de quelques années, quand ils nous autoriseront à avoir nos propres écoles – parfaitement! –, où tous les cours seront donnés sans exception dans notre langue maternelle, quand nous mangerons du pain et du lard et peut-être même que, de temps en temps, nous nous dégoterons une petite bouteille de vin français, du hareng suédois, un havane! Pensez-y un peu, mon cher, représentez-vous toutes les vertus et tous les bienfaits dignes d’éloge qui vont éclore au soleil de la paix européenne... Comme la vie de nos petits esclaves sera heureuse, comme ils seront contents, nos petits garçons et nos petites filles, quand ils recevront des cadeaux de nos maîtres, et des bons, et des gâteaux, et même des jouets de toutes les couleurs, car ils prendront soin de nos gosses, ils distribueront même de l’Ovomaltine dans les écoles maternelles, pour que les enfants soient sains et forts et que, plus tard, ils soient capables de travailler comme il faut, moyennant quoi ils recevront un modeste mais honorable salaire... Et on leur accordera des loisirs pour se reposer et ménager leur santé, selon le principe *Kraft durch Freude*, c’est-à-dire la force par la joie, à savoir qu’il faut se soigner, se détendre et faire examiner ses dents, se nourrir rationnellement et mener une vie hygiénique, c’est la condition indispensable d’un travail rentable et discipliné, car, comme vous le savez, mon cher Kujawski, *Arbeit macht frei*, le travail rend libre, l’homme se libère par le travail, spécialement sous le soleil doré de la paix européenne. Et il ne nous manquera qu’une chose. Rien qu’une chose! Le droit à la contradiction. Le droit de dire à haute voix que nous voulons une Pologne libre et indépendante, que nous voulons nous brosser les dents et nous reposer à notre guise, faire des enfants et travailler à notre guise, et penser, vivre et mourir comme nous l’entendons. C’est la seule chose qui nous manquera au soleil de

cette paix européenne que vous, mon ami, vous considérez comme le plus grand des biens.

Le tailleur Kujawski se lécha les lèvres du bout de la langue. Il lui semblait que les boucles des pantoufles du juge, qui, il y a un moment à peine, brillaient comme de petites étoiles, le fixaient maintenant comme les prunelles d'un fauve.

– Qu'est-ce que vous dites, monsieur le juge ? marmonna-t-il. Je veux la paix, c'est entendu, mais à d'autres conditions. Il faut d'abord que cet Hitler fiche le camp...

– Pour qu'il fiche le camp, il faudra une longue guerre, mon cher Kujawski, laissa tomber le juge.

– Eh bien, qu'il y ait une longue guerre, mais qu'il aille au diable !

– Mais alors, que va-t-il se passer, mon ami ? La paix ne vous convient déjà plus ? Vous avez, de nouveau, l'humeur guerrière ? Vous n'en avez donc pas assez de toutes ces horreurs ? Il y a donc en vous un bourreau ivre de sang ? Je ne m'attendais pas à cela de votre part, Kujawski ! Vous trouvez donc qu'il n'y a pas encore assez de victimes, d'incendies, de sang polonais et non polonais versé de par le monde ?

Il se mit à rire bruyamment. Il cessa de se balancer. Les prunelles de fauve s'éteignirent.

– D'accord, mon ami, dit-il, nous nous sommes enfin compris. Souvenez-vous, mon cher Kujawski ! Nous devons toujours penser à la Pologne, à notre liberté et non à une prétendue paix européenne, cette blague bonne pour attraper les idiots. N'ai-je pas raison ?

– Certainement, vous avez raison, monsieur le juge, répondit Kujawski, mais je ne suis pas seulement un nabot par la taille, je le suis aussi par l'intelligence.

– Ne dites jamais cela tout haut ! Les murs ont des oreilles. Peut-être y a-t-il là quelques démiurges du foyer qui attendent que les hommes perdent confiance en leur propre intelligence, qu'ils se mettent à douter d'eux-mêmes et à se

demander avec angoisse si réellement ils n'ont pas, comme vous venez de le dire, une intelligence de nain.

– Des démiurges? répéta le tailleur. Je n'en ai jamais entendu parler. Est-ce qu'ils ne seraient pas un peu dans le genre des hydrauliciens?

– Ce sont, mon cher, des finassiers qui traficotent pour sauver l'humanité. Regardez autour de vous et vous les verrez sortir l'un après l'autre de quelque trou. Ils ont dans leur poche la pierre philosophale. Chacun a une pierre différente et ils se jettent ces pierres les uns aux autres, ce qui fait qu'il y en a toujours qui arrivent dans la figure de braves gens comme vous et moi... Ils veulent nous préparer un avenir à leur goût. Et ils veulent aussi arranger notre passé à leur goût. Vous n'en avez encore jamais rencontré?

– Peut-être bien que si, acquiesça le tailleur d'un ton conciliant, et de nouveau il regarda avec convoitise le faune dans son cadre doré.

– Au fond, votre remarque sur les hydrauliciens me semble très intéressante. Il faut espérer que vous n'êtes pas prophète, mon cher Kujawski. Car le jour viendra peut-être où ils nous feront tous descendre dans leurs égouts. Et alors nous aurons l'air jolis.

– Pour ce qui est du tableau, monsieur le juge, risqua timidement le tailleur, je prendrais volontiers ce faune aujourd'hui même. Vous me compterez le cadre à part. Le garçon va venir avec son triporteur, il l'emballera dans du papier, l'attachera avec une ficelle et on pourra tranquillement l'emporter.

– On peut, bien sûr, l'emporter, mon cher, mais je serais heureux de connaître votre proposition.

– Vous avez dit à Pawełek qu'une partie pourrait être réglée en nature.

– Mais comment donc! J'en serais ravi. Surtout s'il s'agit de graisse et de viande.

Kujawski agita malicieusement les doigts dans la direction du juge et dit:



– Vous avez beau être très calé, ça ne vous empêche pas d’avoir du sens pratique.

Il prononça ces paroles en plaisantant, mais au fond de lui il n’était pas très rassuré, car il ne savait pas s’il était convenable de s’adresser ainsi au juge. Le tailleur Kujawski avait sur lui plus d’argent liquide que le juge n’en avait vu de toute une année et pourtant il se sentait gêné en présence du vieux monsieur, dans son fauteuil à bascule, non seulement parce que le juge lui avait fait du bien autrefois, mais pour une raison très banale : il savait rester à sa place. Le temps n’était pas encore venu où l’argent et le pouvoir décideraient de la position de quelqu’un. Le tailleur appartenait à une époque qui restait fondée sur un certain ordre spirituel, fragile comme la porcelaine, et pourtant stable comme un aqueduc romain. Il y avait une hiérarchie des âmes et tous savaient qu’il existait sur la terre une noblesse qui n’était pas donnée par la naissance, mais qui provenait de la vie intérieure de la personne humaine. Donc, le tailleur perdit quelque peu contenance et regarda le juge. Celui-ci se mit à rire de bon cœur.

– Je voudrais bien, mon cher Kujawski, je voudrais bien, pourquoi le cacher ? dit-il tranquillement.

Il était sensible comme un sismographe, il possédait cette faculté particulière que les poètes appellent l’« intelligence du cœur », donc il ajouta :

– Mais le sort m’a accordé la chance de vous connaître et vous avez du sens pratique pour deux. J’accepte votre proposition – et il poursuivit d’un ton ferme pour ne pas blesser Kujawski et ne pas gâcher le plaisir du tailleur : Mais je vais marchander de pied ferme, mon cher Kujawski.

– C’est normal, répondit le tailleur.

Il pensait qu’il paierait volontiers tout ce qu’on lui demanderait, ne serait-ce que pour s’asseoir de nouveau sur ce canapé usé, dans ce salon d’où montait l’odeur des vieux objets et des livres couverts de poussière.



## II

Pawełek Kryński ouvrit les yeux et regarda ses mains. Tous les matins, en se réveillant, il regardait ses mains. Étaient-elles encore vivantes, lui appartenaient-elles encore ? N'étaient-elles pas devenues bleues comme celles des cadavres aux ongles noircis ? Pawełek, car tous l'appelaient ainsi depuis son enfance, allait avoir dix-neuf ans. Pour un adolescent de cet âge, il se passait en ce temps-là des choses extraordinaires. Il comprenait déjà fort bien la différence entre les sexes et avait perdu la foi en l'immortalité. Plus tard, il la retrouverait, mais en attendant, la vieillesse du juge et l'apprentissage de la virilité le familiarisant avec la mort, Pawełek Kryński entrait dans cette période où l'amour et la mort deviennent les amis indissociables de l'homme, où leur pensée ne le quitte pas.

Quelques années plus tard, un jeune homme de dix-huit ans qui eût manifesté un tel malaise et une telle angoisse n'aurait été que ridicule. Mais Pawełek appartenait à une époque où les jeunes gens voulaient être adultes. Dès l'âge de quinze ans, ils portaient des costumes d'homme et voulaient assumer des responsabilités. Ils fuyaient l'enfance, qui leur semblait durer trop longtemps. Les enfants n'ont pas le sens de l'honneur, et eux en réclamaient à cor et à cri.

Il ouvrit les yeux et contempla ses mains. C'étaient encore les siennes. Rassuré, il se cala sur l'oreiller. Il avait vu Henio<sup>1</sup>

---

1. Diminutif d'Henryk.

cette nuit. Mais ses traits lui semblaient indistincts et sa voix était si faible qu'il ne comprenait pas ses paroles. Seul son geste était parvenu jusqu'à lui. Henio avait fait un signe. Pawełek avait dit alors : « Où es-tu, Henio ? », mais il n'avait pas reçu de réponse. Il n'aimait pas ce rêve, qui se répétait régulièrement depuis un certain temps, et cependant, quand il se réveilla avec le sentiment qu'Henio n'était pas venu cette nuit, il fut déçu. « Où ce monstre est-il passé ? » se demandait Pawełek.

Il ouvrit les yeux, examina attentivement ses mains. Il pensa qu'il négligeait ses contacts avec Dieu. Il ne croyait pas en Dieu aussi fort qu'avant ou qu'il y croirait par la suite, il y avait en lui trop de scepticisme, de révolte, de sarcasme et de doute, mais il craignait la colère des cieux. Il comptait sur leur mansuétude, mais il craignait leur colère.

Ses mains étaient hâlées, fortes. Il poussa un soupir de soulagement. Il s'arracha à son lit. Il devait ce jour-là accomplir un grand nombre de choses importantes, qui demandaient du courage et de la dignité. Au chevet du divan il y avait deux femmes : Mme Irma, or et violet, superbe, dont il était en train de se séparer, et Monika, ténébreuse, argentée comme les icônes russes, qu'il commençait à aimer passionnément.

Mme Irma avait été le premier amour de gosse de Pawełek. Avant la guerre, elle habitait juste derrière la cloison, au même étage. Lorsqu'il tomba amoureux de Mme Irma, Pawełek avait treize ans. Elle était la femme d'un médecin, le Dr Ignacy Seidenman, radiologue, un savant. Le médecin aimait Pawełek. Quand il le rencontrait dans l'escalier, il le questionnait sur son école, lui offrait des bonbons et même, une fois, il avait invité le garçon dans son cabinet, où se trouvait un appareil de radiographie. Mme Irma était une beauté aux cheveux d'or, aux yeux bleus, à la silhouette élancée. Déjà, avant la guerre, elle hantait les rêves de Pawełek. Il se réveillait alors en sursaut, effrayé, ne reconnaissait plus son propre corps, brûlant, tendu, douloureux.

Mme Irma était pour lui comme une maladie, elle ne lui causait que des tourments. Quand elle lui offrait des bonbons ou des chocolats, il se sentait humilié. Il aurait voulu conquérir pour elle des pays exotiques, assaillir un château fort, vaincre des hordes ennemies. Ils ne pouvaient pas se comprendre ni se rencontrer. Il voguait vers elle dans une arche, dans un galion espagnol, dans un canoë indien, et elle s'approchait, une praline à la main. Ensuite, il cessa de pagayer dans son canoë, un plumet sur la tête. Ce fut au tour de Mme Irma de jouer aux Indiens dans Varsovie. C'était la guerre. Juive, devenue veuve, elle devait se faire oublier. Pawełek suivait des cours clandestins, il essayait de gagner de l'argent pour aider sa mère. Son père était dans un camp allemand, derrière les barbelés d'un oflag. Les relations entre Pawełek et Mme Irma changèrent; il la protégeait, s'occupait d'elle, et c'était encore plus douloureux.

Le Dr Seidenman était mort avant que la guerre n'éclatât. Mme Irma vivait seule, elle avait déménagé du côté aryen. Pour elle, Pawełek était toujours disponible. Elle essayait de sauver les archives scientifiques de son mari, afin qu'après la guerre la radiologie puisse se développer grâce aux découvertes et aux observations du Dr Ignacy Seidenman. Pawełek aidait Mme Irma. Elle était de plus en plus belle. Il s'inquiétait de son sort. La jalousie le rongait, car Mme Irma avait une trentaine d'années, et beaucoup d'hommes lui tournaient autour.

Pawełek termina ses études secondaires grâce aux cours clandestins. Il gagnait un peu d'argent en servant d'intermédiaire dans le trafic des objets d'art. Sous l'occupation, les gens riches et cultivés se voyaient obligés de vendre leurs tableaux, leurs meubles, leurs livres. Il fallait bien vivre. De nouvelles fortunes faisaient leur apparition, parfois énormes, dont l'origine n'était pas toujours pure. Elles provenaient, en partie, du marché parallèle – sans lequel le pays n'aurait pas pu vivre, pressuré qu'il était pour entretenir la machine de guerre hitlérienne –, en partie du pillage des biens juifs,

car si les Allemands s'emparaient de la plus grande part du butin, plus d'une précieuse miette tombait dans les mains polonaises. Pawełek évoluait dans un milieu qui mettait en relation les collectionneurs ruinés, ceux qui avant guerre avaient entassé les toiles, les gravures et les services en argent, et la petite troupe des nouveaux riches, toujours aux aguets, toujours en mouvement, toujours avides et jamais rassasiés, durs, froids, pleins de morgue, parmi lesquels se trouvaient parfois des connaisseurs et des amateurs de belles choses. C'étaient des gens qui avant les hostilités avaient peut-être été malmenés par le sort, qui s'étaient égarés sur des chemins de traverse et qui maintenant pouvaient enfin tenir le haut du pavé et prendre leur revanche sur leurs concurrents plus chanceux d'hier. C'étaient en somme des affaires assez louches, mais il arrivait aussi qu'on y rencontrât des gens de la trempe du tailleur Kujawski, riche et collectionneur, qui à l'étonnement de ses clients avait souvent le geste large et se comportait en homme de cœur.

Pawełek suivait le tailleur comme son ombre et le tailleur aimait Pawełek. Un temps, ils formèrent une paire d'amis inséparables, puis leurs relations s'espacèrent quelque peu, non qu'ils se fussent brouillés pour des motifs mercantiles, mais à cause des autres occupations de Pawełek pris par ses études et ses histoires de cœur.

Il avait fait la connaissance de Monika. Elle avait dix-huit ans, les cheveux noirs, le teint argenté, un profil de camée, le charme d'un félin langoureux. Vers la fin de l'automne 1942, Pawełek embrassa Monika pour la première fois. La bouche de Monika était froide, ses lèvres serrées, ses yeux hostiles.

– Plus jamais ! dit-elle. Plus jamais !

Mais quelques jours plus tard, de nouveau il embrassa Monika sur la bouche. Elle lui rendit son baiser. Il était proche de la mort. Elle était belle, bonne, intelligente. Il n'était rien auprès d'elle. Un caillou au bord du chemin. Une feuille d'automne. Une fois, lors d'une course en triporteur,

il mit la main sur son genou. Elle se raidit. Il retira sa main. Il sentit l'aile de la mort sur sa tête. Un autre jour, alors qu'ils marchaient le long de la Marszałkowska, ils se heurtèrent à Kujawski. Celui-ci souleva son chapeau. C'était un homme d'une grande civilité très attaché aux bonnes manières. Monika dit :

– Quel drôle de petit bonhomme !

Pawełek reconnut que Kujawski était un drôle de petit bonhomme. Mais une semaine plus tard, alors qu'ils étaient ensemble pour une affaire, le tailleur se rappela Monika.

– Pawełek, vous avez vraiment de la chance.

– Que voulez-vous dire ?

– Cette jeune fille, avec vous sur la Marszałkowska. Elle est une beauté achevée... – il hésita un moment, puis tourna la tête et ajouta : Achevée ? Qu'est-ce que je dis. Elle est d'une beauté infinie...

Pawełek comprit que Kujawski était un sage, un amateur d'art, un vrai connaisseur.

Il aimait Monika, mais aimait aussi Mme Irma. C'étaient des amours différentes. Avec Monika il voulait passer toute la vie, avec Mme Irma quelques heures. Avec Monika il voulait vieillir, aux côtés de Mme Irma il voulait mûrir. Mais il vivait des temps cruels. Ses désirs ne purent s'accomplir. Il fit sa première déclaration d'amour à Mme Irma à la terrasse d'un café de l'avenue Kléber à Paris, alors qu'elle était devenue une très vieille femme. C'était trente ans après la mort de la belle Monika. Aucune de ces femmes ne marqua la personnalité affective de Pawełek. Les femmes qui devaient laisser leur empreinte sur sa vie étaient encore à venir. Mais Mme Irma et Monika familiarisèrent Pawełek avec la mort. Il leur en fut reconnaissant.

Pourtant, en contemplant ses mains et en se levant de son lit, ce n'était pas le sentiment qu'il éprouvait. Il se sentait alerte et déterminé. Il avait décidé que ce jour même il en finirait une fois pour toutes avec son amour pour Mme Irma et qu'il donnerait tout son cœur à Monika. Il persistait encore

à croire qu'il était maître de ses choix. Il croyait en la liberté. Il faut lui pardonner. Il n'avait pas encore dix-neuf ans.

Il se lavait à l'eau froide, il s'aspergeait, il était presque heureux. Pas entièrement, cependant, car de nouveau il se souvenait d'Henio Fichtelbaum. Son compagnon d'école. Élevé dans la confession judaïque. Son meilleur ami d'enfance, des années de sa prime jeunesse. Henio Fichtelbaum qui aidait Pawełek à faire ses devoirs de maths. Capricieux, joli, sombre, concentré. Il y avait des moments où ils se détestaient. Henio boudait.

– Tu peux aller au diable, Pawełek! disait-il, et il s'éloignait entre les arbres du jardin Saski, petit, buté, son cartable sur le dos.

De rage, Pawełek donnait des coups de pied dans les marrons qui jonchaient le sol. Il arrivait que l'impitoyable Henio revînt. La lippe boudeuse, il regardait à ses pieds, et envoyait lui aussi des coups de pied rageurs dans les marrons.

– Que cela te serve de leçon! disait-il. Nous pouvons aller ensemble jusqu'à la rue Królewska.

Mais il arrivait que Pawełek se lançât à la poursuite de son ami.

– Arrête! Attends-moi! Je vais avec toi...

Ils étaient des Indiens. Ils étaient des Abyssiniens. Henio jetait sur ses épaules un plaid à carreaux et disait à Pawełek:

– Je suis Haïlé Sélassié! Tu es le chef de mes armées.

Parfois aussi Pawełek prenait le plaid et c'était lui l'empereur. Ils poussaient des cris de guerre. Les Italiens fuyaient. Henio tirait des coups de canon. Pawełek des coups de pistolet. Ils lançaient des flèches, pointaient les piques.

Henio Fichtelbaum aimait les sucreries. Pawełek aimait les films. Ils se disputaient. Henio voulait boire un chocolat. Pawełek voulait aller au cinéma. Ils se disputaient, car la séparation aurait été insupportable. Le chocolat était bon, le film ennuyeux. Ils étaient des amis que les adultes ne rencontrent jamais. Ils mouraient l'un pour l'autre par jeu, mais étaient prêts à mourir pour de vrai, car ils ne comprenaient pas



encore la mort, donc ils n'en avaient pas peur, ils ne savaient pas imaginer leur mort. Mais en 1940, Henio Fichtelbaum gagna le ghetto. Deux ans plus tard, il s'en échappa et parut chez Pawełek qui lui trouva une cachette magnifique chez un horloger. Henio Fichtelbaum habitait le grenier où Pawełek lui apportait des livres et des informations. Henio se révoltait. Il faisait des caprices. Il oubliait les épreuves du ghetto. Le grenier lui pesait.

– C'est affreux d'être ainsi enfermé! disait-il.

– Pour l'amour de Dieu, Henio, enfonce-toi bien dans le crâne que tu ne seras mieux nulle part. Tu dois prendre patience.

– Je veux sortir dans la rue, Pawełek.

– C'est tout à fait exclu!

– Je sors!

– Tu es un crétin, un idiot! criait Pawełek.

Henio ne sortait pas, mais un jour il ne supporta plus d'être enfermé et se risqua au-dehors.

– Tu vois, tout est pour le mieux, dit Henio Fichtelbaum avec flegme, j'ai été en ville et je suis toujours vivant. Il ne s'est rien passé.

– Tu es totalement inconscient! rugit Pawełek.

Ils étaient amis. Henio céda de nouveau. Non par peur pour sa vie, mais par amour pour Pawełek. Mais, deux mois plus tard, il disparut sans laisser de traces. Pawełek fit d'ardentes prières. Les semaines passaient sans nouvelles. L'hiver entier passa. Henio n'existait plus. Une seule fois, tard dans la nuit, alors que Pawełek s'endormait, il lui apparut dans l'obscurité et fit un signe. C'est un signe de vie, pensa Pawełek, et il s'endormit. Au matin, les femmes le réveillèrent. Mme Irma et Monika. Comme Henio, elles naissaient toutes les deux des rêves de Pawełek mais lui ne revenait pas pour autant. Il restait terriblement absent. Il est mort, pensait Pawełek le jour. Mais la nuit, il se manifestait de nouveau et faisait un signe.

Et cela continua encore de nombreuses années. Le monde dans lequel Henio était resté n'existait plus, mais Henio apparaissait la nuit et faisait un signe à Pawełek. Pawełek ne pensait plus que c'était un signe de vie, mais un signe de mort. « Ne m'appelle plus, disait-il à l'ombre d'Henio Fichtelbaum, tu n'as pas le droit de m'appeler. » Il s'endormait sans crainte, car il était persuadé qu'Henio Fichtelbaum n'était pas l'envoyé de Dieu, mais seulement un bon souvenir. Parfois, il pensait que cela revenait au même. Mais il croyait que Dieu est aussi amour.

Pour dire la vérité, Pawełek était un élu du sort. Il avait survécu à la guerre et goûté à l'amour. C'était une chose stupéfiante. Il était presque un enfant de la chance ! Quand il eut un peu plus de vingt ans, il lui sembla que tout avait brûlé sans laisser de traces. Cette ville était tout ce qu'il possédait au monde, elle était son monde. Et même pas la ville entière, mais son cœur, quelques dizaines de rues entre le Belvédère et le Château, le bord de la Vistule et le cimetière de Wola. Ici il y avait un autre air, un autre ciel, une autre terre. Les immeubles fermaient l'horizon. Dans son enfance, il avait arpenté chaque pouce de ce bout de terre jusqu'à l'horizon. Il n'avait pas d'autre patrie. En son centre se trouvait le jardin Saski, et les rues attenantes, d'un côté les belles rues claires et élégantes, de l'autre les rues emplies de brouhaha, d'agitation, de laideur et de misère. Il n'y avait pas de frontière séparant les deux mondes. Dans l'ombre des marronniers du jardin Saski, les dames habillées pour la promenade, coiffées d'un chapeau à voilette, en souliers à talons hauts, et les messieurs en trenchcoat, avec chapeau melon, ou manteau à col de fourrure, côtoyaient des passants au teint foncé, en lévite décolorée et bottes, des marchandes criardes à perruque, des garçons à rouflaquettes portant une calotte, des vieillards flegmatiques, marchant appuyés sur leur canne, en veston chamarré, arborant la casquette des légions de Piłsudski sur leur tête grise et de pauvres gens aux chaussures trouées, l'air épuisé par le travail. Sur les bancs autour

de la fontaine s'étaient assis les insurgés de 1863, les révolutionnaires de 1905, les vétérans de 1914, les cheveau-légers de 1920, les institutrices myopes qui dans leur jeunesse brûlaient d'admiration pour Orzeszkowa<sup>1</sup>, les comploteurs de Sibérie, les prisonniers de Moabit<sup>2</sup> et de la forteresse d'Olomouc, les marchands de soie de Nowolipia et les grossistes en quincaillerie de la rue Geşia, les antiquaires de Świątokrzyska, les jeunes diplomates du palais Bruhlowski, les cocottes et les bigotes, les chômeurs et les richards, les juifs, les Allemands, les gouvernantes françaises des familles de la vieille noblesse terrienne, les gardes blancs réfugiés, les jeunes filles à marier, les étudiants au visage de gamin et aux poches vides, les voleurs et les commères. C'est ici que Pawelek se querellait avec Henio Fichtelbaum et qu'ils rivalisaient d'adresse pour gagner des marrons. C'est ici qu'ils battaient les bolcheviks et forçaient à la retraite les régiments d'élite du Duce, qu'ils descendaient les avions du général Franco, qui osaient pilonner les espoirs de la République espagnole.

On pouvait faire quelques pas et se trouver parmi des palais, des bâtiments officiels, des limousines, des odeurs de café et de parfums. Et on pouvait aller dans la direction opposée, vers Graniczna, Żabia, Rymarska, pour se trouver au centre même de la diaspora juive, parmi les magasins de ferraille, la foule bruyante des hassidims, les énormes forts des halles avec leur casquette en toile cirée et leur blouse de travail, le tumulte des marchands, les hennissements des chevaux, les vitrines poussiéreuses des pauvres chapelleries avec les inscriptions *Modes* ou *Dernier cri*<sup>3</sup>, les magasins de fruits et primeurs, les pâtisseries, les coiffeurs, les cordonneries et les maroquineries, les marchands ambulants de bleus de chauffe et de craquelins.

---

1. Eliza Orzeszkowa (1841-1910), romancière polonaise qui s'est inspirée de la vie paysanne et a exalté la tradition nationale (*Sur le Niémen*, 1888, *Ad Astra*, 1904).

2. Prison située dans le quartier de Moabit à Berlin.

3. En français dans le texte.

On pouvait aller également vers une autre partie du monde, vers les tours et les cloîtres des vieilles églises aux pierres humides, vers l'exploitation du prolétariat et les rêveries révolutionnaires du peuple. C'est là justement que le château royal jouxtait la cathédrale, que la cathédrale jouxtait le marché et que le marché jouxtait la Vistule et le Jourdain.

C'était tout le monde de Pawełek, qui en quelques années s'écroula sous ses yeux, en sa présence impuissante, pétrifiée. Il s'effondra littéralement, tomba en ruine, enterrant dans ses décombres les hommes et la volonté polonaise d'exister.

Pawełek survécut à la guerre. Pouvait-il compter ensuite sur un sourire du destin ? Et pourtant il avait goûté à l'amour. C'est une chose stupéfiante. On ne peut le cacher, Pawełek était un enfant de la chance.

### III

La cellule était une cage étroite. Elle contenait une seule mauvaise chaise. Sur trois côtés, le mur. Le quatrième côté donnait sur le couloir par une grille qui allait du sol au plafond. Au plafond brûlait une ampoule forte sans abat-jour.

Irma Seidenman s'assit sur la chaise, comme on le lui ordonnait. Le gardien repoussa le verrou de la grille pour la fermer et s'éloigna d'un pas pesant.

Elle n'était pas seule ici. Elle entendait la respiration d'autres gens, enfermés dans les cages qui se succédaient le long du couloir. Mais seulement la respiration.

Irma Seidenman pencha la tête, la prit dans ses mains, les coudes appuyés sur les genoux, et, ainsi voûtée, silencieuse et recueillie, s'immobilisa. Il y avait en elle comme une curiosité, le désir de vivre exactement chaque moment qui passe, d'aller au fond du silence et du recueillement, de sentir sa propre respiration, les battements de son cœur.

Ce qui lui arrivait, Irma Seidenman s'y attendait depuis longtemps. Ces deux dernières années, elle s'était préparée presque chaque jour à ce dénouement. Elle entendait en ville les rumeurs qui couraient sur le couloir aux cages étroites. Elle se représentait ce couloir. Il était quelque peu différent, plus petit, peut-être plus confortable, moins effroyable que dans les récits qu'elle avait écoutés le cœur serré. À présent, elle se trouvait dans ce couloir. Elle n'avait plus à avoir peur d'y échouer. Le mur, la grille, l'ampoule, la respiration

étouffée de ses voisins, et aussi sa propre respiration étonnamment mesurée et paisible. Son organisme se familiarisait, il apprivoisait ce couloir, l'assimilait. C'était maintenant tout le monde d'Irma Seidenman. Il lui fallait y vivre.

Elle pensa soudain que la vie était uniquement ce qui était passé. Il n'y avait d'autre vie que le souvenir. Le futur n'existait pas, non seulement ici, derrière la grille, mais partout, dans les rues, dans la forêt, au bord de la mer, dans les bras de l'homme aimé. Le futur ne peut pas être la vie, pensait Irma Seidenman, car je ne suis pas dans le futur, je n'y ressens ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni le chaud. Ce qui arrive quelque part est encore en dehors de moi, caché derrière le mur et la grille, en dehors de mon espace et de ma raison, dans les étoiles lointaines, dans une prédestination cosmique. Ma vie est ici, car je suis ici, avec mon corps, et par-dessus tout avec ma mémoire. Ma vie est ce qui s'est passé, et rien d'autre ! Donc penser à la vie, cela veut dire penser au passé qui vous reste en mémoire, et chaque minute est du passé, cette fermeture de la grille est du passé, cette inclinaison de la tête, mes coudes que j'ai appuyés sur mes genoux, tout cela appartient au passé. Je l'ai vécu, mon Dieu ! Je n'ai rien vécu d'autre que ce dont je me souviens. Rien n'existe hors de la mémoire.

Elle se rappelait son mari, le Dr Ignacy Seidenman, un homme grand et mince qu'elle avait beaucoup aimé, bien qu'ils n'aient pu avoir d'enfants. Au début de leur mariage ils en avaient souffert, mais ils s'y étaient rapidement résignés, trouvant le bonheur à deux. Le Dr Ignacy Seidenman était mort d'un cancer en 1938. À sa mort, Irma Seidenman pensa qu'elle ne pourrait pas vivre plus longtemps, son désespoir lui parut insupportable. Mais après un certain temps, quand elle commença à s'occuper de mettre en ordre l'héritage scientifique de son mari, ses travaux dans le domaine de la radiologie, elle se prit de tant d'ardeur pour cette tâche que la douleur s'atténua. Ensuite, elle constata assez brutalement et non sans étonnement que la radiologie l'absorbait

davantage que la pensée de son mari défunt. Bientôt seul subsista ce sentiment de responsabilité à l'égard de l'œuvre que le médecin avait laissée dans un état chaotique et qu'il fallait ordonner et clarifier, ce qu'elle considérait comme un devoir moral envers la mémoire de son mari. Plus tard, cependant, elle remarqua des lacunes importantes dans ces notes, ces radiographies, les descriptions d'états pathologiques, les conclusions, et elle se sentit comme honteuse que son époux, un homme si travailleur et si intelligent, n'ait pas su éviter tant de désordre et de désinvolture. Elle ne pouvait pas laisser cela ainsi, elle ne pouvait exposer l'héritage d'Ignacy Seidenman aux attaques d'une malveillante critique. Elle se rendit à Paris, auprès du professeur Lebrommelle, pour demander son aide. La guerre ne lui laissa pas le temps nécessaire pour dépouiller ces milliers de chemises et d'enveloppes. En ce temps-là, Ignacy Seidenman occupait dans la vie de sa femme moins de place que ses archives. Et ces mêmes archives l'empêchèrent de songer à se rendre au ghetto. C'était une femme très belle, une blonde claire aux yeux bleus, au nez droit, fin, délicatement ciselé, à la bouche un peu ironique. Elle avait trente-six ans et possédait un bon capital en bijoux et en dollars-or. Elle mit les archives du Dr Seidenman en lieu sûr, chez des amies, dans une villa spacieuse du quartier de Józefów, et elle-même, après avoir changé trois fois d'appartement et de pièce d'identité, s'installa enfin en qualité de veuve d'officier, Maria Magdalena Gostomska, dans un joli studio de Mokotów<sup>1</sup>. Elle n'avait pas de soucis matériels, ses moyens lui suffisaient, elle avait d'ailleurs une vie des plus modestes, se contentait de son existence de femme seule qui, dans un monde en folie, continuait de travailler pour compléter l'œuvre du médecin défunt. Elle allait régulièrement à Józefów, annotait les manuscrits de son mari, entretenait des contacts avec des médecins varsoviens, des gens dignes

---

1. Arrondissement de Varsovie.

de confiance qui, même en cette époque cruelle, trouvaient le temps de parler avec une femme belle et intelligente, si passionnée par les problèmes des rayons X et les mystères de la radiologie qu'elle ne semblait pas prêter attention à l'enfer dans lequel ils vivaient tous.

Elle ne niait pas cet enfer, mais elle disait que même en enfer il fallait suivre son chemin jusqu'au bout. Parfois elle se reprochait cette sorte d'indifférence avec laquelle elle accueillait les informations émanant de l'autre côté du mur. Mais elle n'avait pas ses morts dans le ghetto. Elle ne les avait nulle part, car le cimetière où reposait le Dr Ignacy Seidenman avait été rasé, les pierres tombales avaient été volées ou avaient servi à paver les rues. Le corps du Dr Seidenman n'existait plus, mais Irma était persuadée qu'il continuait à exister quelque part, peut-être près de Dieu le Père, peut-être comme une énergie spirituelle dans le cosmos, ou comme une particule de l'air qu'elle respirait, une particule de l'eau qu'elle buvait. En outre, le Dr Ignacy Seidenman était resté dans sa vie comme un souvenir. Elle le voyait souvent, parlait avec lui le soir, non comme avec un amant, mais comme avec un mari, et elle ne sentait pas ses bras ni ses baisers, mais seulement sa présence, recueillie, silencieuse, peut-être même légèrement capricieuse, car le Dr Seidenman avait le droit de se sentir un peu vexé des corrections qu'elle s'était crue obligée d'apporter à ses manuscrits. Parfois, dans ses rêves, elle discutait avec son mari, mais elle était toujours consciente qu'elle débattait en fait avec elle-même, car son mari n'était plus de ce monde et ne pouvait plus lui répondre.

Ils étaient donc ensemble pendant toutes ces années; elle, pour sa part, était plongée dans un monde réel, peuplé de nombreux soucis petits et grands, mais surtout hanté par une crainte terrible due au fait qu'elle était juive. Il est vrai qu'elle était fort bien cachée, munie de très bons papiers, et son proche entourage ne nourrissait aucun soupçon. Et même si cela avait été le cas, la pression de milliers



d'années de civilisation européenne le rendait bienveillant à son égard. Elle continuait donc à vivre en pensée avec le Dr Seidenman qui, par bonheur, invisible et insaisissable, restait à l'abri des poursuites.

Irma Seidenman répétait chaque jour que très probablement elle réussirait à traverser la guerre et à compléter dans l'avenir l'œuvre de son mari, ce qu'elle considérait non seulement comme un témoignage d'amour et de fidélité, mais aussi, non sans gêne et sans une ombre de vanité, comme son propre succès en radiologie, d'autant qu'elle ne possédait pas de formation médicale, et qu'elle avait tout obtenu par son intelligence, son zèle et son obstination. Elle se sentait à tel point sûre d'elle-même, si forte de ses observations et de ses réflexions, qu'elle avait l'intention, plus tard, de poursuivre ses études de médecine si tardivement entreprises, peut-être même sous la direction du professeur Lebrommel, qui avait été aussi le maître de son mari.

Elle se répétait donc qu'elle arriverait à se sauver et elle se disait en même temps que c'était une pensée totalement absurde, car elle serait sans doute démasquée et partagerait le sort des autres juifs. Elle attendait ce jour avec une curiosité amère et prit la ferme résolution de mourir tranquillement, sans regret, parce qu'elle avait beaucoup vécu et que chaque jour la rapprochait du terme de son travail sur l'œuvre de son mari. Elle voulait absolument tenir encore un certain temps, compléter encore quelque chose, corriger, changer, parfaire, mais elle ne tombait pas dans une inquiétude fébrile, parce qu'elle savait que même si elle n'y parvenait pas, d'autres prendraient le relais; elle pensait qu'il y avait au monde des gens compétents et dévoués qui poursuivraient ses recherches et les mèneraient à leur terme. Et si ces gens venaient à manquer, alors l'œuvre du Dr Ignacy Seidenman perdrait elle aussi tout son sens.

Elle caressait donc l'espoir qu'elle en réchapperait tout en étant convaincue de sa perte – un état d'esprit contradictoire bien propre à la nature humaine. Un jour, en sortant d'une

porte cochère qui donnait sur la rue Krucza, elle tomba nez à nez avec Broniek Blutman, mouchard notoire qui cherchait à livrer des juifs dans l'espoir de sauver ainsi sa propre peau de juif, danseur mondain des dancings d'avant-guerre. Sa première réaction fut de trouver un compromis.

– Quelle rencontre, ma chère madame Seidenman. Toujours aussi élégante ! dit Blutman.

– Je ne vais pas jouer à la plus fine avec vous, répondit-elle tranquillement, on peut s'arranger entre nous.

– Qu'est-ce que nous pouvons arranger, ma jolie ? demanda Blutman.

– Combien voulez-vous ? Vous êtes jeune, séduisant, des hommes comme vous ont beaucoup de dépenses.

– Chère madame Seidenman, vous voulez rire, ce ne sont pas des pièces d'or qui sauveront ma peau, répliqua Broniek Blutman. Je dois remplir mon contingent de juifs, il me faut mon compte.

– Je ne veux pas me faire plus mauvaise que je ne suis, dit-elle, mais votre contingent, vous pouvez le remplir autrement.

– Il n'en est pas question ! s'exclama Blutman. Quand je vais à la pêche aux juifs, je prends mon travail au sérieux, et c'est pourquoi, séance tenante, vous allez m'accompagner...

– Vous vous trompez, n'insistez pas, je ne suis pas Mme Seidenman. Je m'appelle Gostomska, mon mari était officier d'artillerie et il est mort à la guerre.

– Nous sommes tous morts dans cette guerre, répliqua Broniek Blutman. Allons, ma chère.

– Ils ne pourront rien prouver.

– Mais moi, je pourrai !

Alors Irma Seidenman haussa les épaules avec dédain, quoiqu'elle sentît un froid terrible lui envahir le cœur et ses jambes se dérober sous elle.

– Est-ce qu'ils croiront le premier juif venu, quand la veuve d'un officier donnera sa parole que...

– Ne soyez pas ridicule, chère madame Seidenman. Allons !

Il la prit sous le bras. En douceur, avec ses manières de danseur mondain.

– Je m’appelle Gostomska ! cria-t-elle.

Un passant la regarda et fronça les sourcils.

– Je m’appelle Gostomska et je ne suis pas juive, répéta-t-elle encore plus fort.

Deux hommes s’arrêtèrent.

– Que voulez-vous à cette dame ? demanda l’un d’eux.

– Cela ne vous regarde pas, répondit vivement Bronek Blutman.

– Tu es juif toi-même, dit l’homme.

– Je sais mieux que vous qui je suis ! cria Bronek, et il tira Irma Seidenman par le bras.

Un triporteur libre arrivait. Il l’arrêta. Ils montèrent. Les deux hommes restèrent sur le trottoir, leur visage exprimait la peur, la répulsion et la raillerie. Bronek Blutman posa la main sur la nuque d’Irma.

– J’ai toujours eu envie de vous, dit-il gaiement, mais à présent c’est trop tard.

– Enlevez votre main ou je vous gifle ! cria-t-elle. Je m’appelle Gostomska, Maria Magdalena Gostomska.

– La pécheresse, grommela Bronek, et il se mit à rire.

Mais il retira sa main. Irma Seidenman se tourna vers le conducteur. Elle lui donna son adresse et lui demanda d’informer le Dr Adam Korda, son voisin, qu’elle avait été arrêtée par erreur comme étant d’origine juive.

– C’est un scandale ! ajouta-t-elle avec un violent dégoût.

Le conducteur lui assura qu’il ferait la commission.

Le Dr Korda ne soupçonnait pas qu’Irma fût juive. Il était son voisin depuis quelques mois. Spécialiste en langues anciennes, il ne s’intéressait au problème juif que dans la mesure où cela avait un lien avec Tacite ou la destruction de Jérusalem par Titus. De temps à autre, il apportait à Irma de la confiture de roses sauvages, le soir ils échangeaient quelques propos sur les temps durs et mauvais qu’ils étaient en train de vivre. Irma avait donné son nom et son adresse,

tout simplement parce que c'était un honnête homme, et il fallait qu'un honnête homme sût qu'elle serait bientôt exterminée.

Elle ne pensa plus au Dr Korda. Elle ne pensa pas davantage à Broniek Blutman dès qu'il fut sorti de la pièce de Stuckler. Stuckler était assis derrière son bureau, elle lui faisait face, assise sur une chaise. Elle regardait la large fenêtre qui donnait sur le ciel bleu.

Elle n'avoua pas. Elle répétait obstinément :

– Je ne connais pas cet homme. Je ne suis pas juive. Je m'appelle Maria Magdalena Gostomska. Je suis veuve d'officier. Je vous ai pourtant donné mes papiers.

Il avait non seulement sa *Kennkarte*, mais aussi une carte d'identité vieille et usée de l'Association des familles militaires de la ville de Grodno, délivrée en 1937. Il avait sous les yeux une photographie d'un homme corpulent d'une quarantaine d'années, en uniforme, avec les insignes de capitaine. La photo avait été faite à Grodno. Irma Seidenman avait de bons papiers. Stuckler ouvrait et fermait un porte-cigarettes en argent sur lequel étaient inscrites, en lettres d'or, les initiales I. S. Elle avait reçu ce porte-cigarettes de son mari, le Dr Ignacy Seidenman, peu avant sa mort. C'était son dernier cadeau, elle n'avait jamais voulu s'en séparer. Broniek Blutman montra ce porte-cigarettes avec un sourire et dit à Stuckler :

– Regardez donc, monsieur le *Sturmführer*, c'est, je crois, la meilleure preuve : I. S., Irma Seidenman, ou, si vous préférez, Ignacy Seidenman. Lui aussi, je le connaissais.

– Où est-il ? demanda Stuckler.

– Il n'est plus en vie. Il est mort avant la guerre, répondit Broniek.

– Ce n'est pas mon porte-cigarettes, dit-elle, je l'ai trouvé il y a quelques semaines. Voyez vous-même, il est en argent et les lettres sont en or. On ne jette pas des objets pareils, aujourd'hui.

Elle répéta cela plusieurs fois, même quand Broniek Blutman n'était déjà plus dans la pièce. Stuckler ouvrait et

refermait nonchalamment le porte-cigarettes. Au bout de trois quarts d'heure, il ordonna d'emmener Irma.

Elle était assise dans la cage et ce qui s'était passé au cours de la matinée était maintenant la réalité.

Le porte-cigarettes, pensait-elle. C'est toujours un détail qui décide de tout. Un porte-cigarettes dont on peut parfaitement se passer, sans même y prêter attention. L'homme n'est donc qu'un objet parmi des objets. Le porte-cigarettes. Irma était sûre que, n'eût été cette maudite boîte en métal, elle aurait été libérée. Son aspect et ses papiers plaidaient en sa faveur. Il est vrai qu'à tout moment Stuckler se levait et regardait attentivement ses oreilles, mais il retournait aussitôt à son bureau. Elle avait entendu parler de ces sottises sur les oreilles des femmes juives. Pour les hommes, on leur ordonnait de déboutonner leur braguette. Chez les femmes ils cherchaient quelque chose dans le pavillon de l'oreille. Ils ne savaient pas eux-mêmes ce qu'ils espéraient y trouver. Mais ils étaient scrupuleux et ils ne voulaient pas faire d'erreurs. Quelqu'un à Berlin avait inventé que le pavillon de l'oreille de la femme juive portait la marque secrète de sa race. Seulement, cette marque n'existait pas. Ils grattaient donc avec les doigts dans les oreilles, ils les examinaient, et en fin de compte ils n'étaient sûrs de rien. Stuckler était revenu déçu à son bureau. Mais il avait le porte-cigarettes. Sans cela, il aurait libéré Irma Seidenman. Elle en était presque sûre.

Mourir pour cette bêtise, pensait-elle, c'est vraiment injuste. Elle n'avait pas du tout le sentiment qu'elle mourrait en tant que juive, car elle ne se sentait pas juive et en aucun cas elle ne considérait cela comme une infirmité, mais elle était persuadée qu'elle mourrait à cause du porte-cigarettes. Et cette pensée lui semblait ridicule, bête et odieuse.



## IV

Au fond de la cour près de la rue Brzeska se trouvaient des W.-C. ornés d'un écriteau émaillé avec l'inscription : « La clé est chez le concierge. » L'information était fautive. Vers la fin des années vingt, déjà, la serrure avait rouillé et la porte était fermée par un crochet. Dans la journée, ces W.-C. étaient assez fréquentés, des vendeuses du marché tout proche en profitaient, ainsi qu'un exhibitionniste, avant guerre, portant pince-nez et chapeau melon. Mais le soir, quand le marché était vide, personne n'y venait, car les locataires de l'immeuble avaient deux cabinets par étage, et le propriétaire de l'immeuble, pris d'une folle prodigalité, avait construit avant les hostilités, pour les habitants des sous-sols, des toilettes avec une cuvette en porcelaine, tout près de la porte de la cour qui donnait sur la rue.

Henryk Fichtelbaum était assis dans ce réduit et pensait à Dieu. Il était entré dans la rue Brzeska au coucher du soleil, attiré par l'odeur des légumes, dont les déchets traînaient sur le pavé. Mais il n'avait pas eu le temps de se baisser qu'il s'était heurté au regard vigilant d'un type en casquette cirée. Effrayé, il s'était caché derrière la porte la plus proche, avait regardé dans la cour, aux pavés usés par des milliers de pas d'hommes et de chevaux, et, cherchant fiévreusement un refuge, s'était retrouvé dans les W.-C. De l'intérieur, la porte était fermée par une targe. Il était difficile de s'asseoir dans ces W.-C., ils remontaient au temps de l'Empire russe

et les gendarmes de l'empereur Alexandre III avaient déjà dû les utiliser. Henryk avait appris que cet empereur était d'une taille gigantesque et d'une grande force physique, qu'il avait russifié les Polonais avec une violence extraordinaire et qu'il jouissait d'une grande autorité dans toute l'Europe. L'endroit était conçu pour qu'on y fit ses besoins accroupi ou debout, car à l'époque de l'empire les gens ne plaisantaient pas sur le chapitre de l'hygiène. Mais d'autres temps étaient venus et Henryk Fichtelbaum s'assit sur le gradin en fer, appuya son bras contre le mur, respira la puanteur des excréments et murmura :

– Mon Dieu, si je dois mourir, faites que d'abord je me réchauffe et mange à ma faim, parce que je ne peux plus tenir...

Il n'avait pas mangé depuis trois jours, son estomac le harcelait et il avait des vertiges. Il était transi jusqu'aux os. Les aubes et les soirées étaient très froides.

– Seigneur, aie pitié de moi ! Pourquoi T'acharner ainsi sur moi ?

Henryk avait avec Dieu un rapport exigeant, comme tous ceux qui ne croient pas beaucoup, et il s'adressait à Lui dans les situations extrêmes, comme à la dernière instance, mais une instance pas trop sûre. Henryk avait été élevé dans l'indifférence aux questions religieuses, car son père, l'avocat Jerzy Fichtelbaum, bien qu'issu d'une pieuse famille de juifs orthodoxes, avait fait ses études de droit, rejeté son milieu d'origine et rompu avec la religion de Moïse. Sa famille était originaire de Galicie, pauvre, provinciale, quoique le père de l'avocat eût été en son temps un homme cultivé qui fréquentait les cercles de rabbins. L'avocat était un homme nouveau, il ne croyait pas en Dieu, avait quelque sympathie pour le communisme, comme beaucoup d'autres intellectuels juifs de cette époque, qui y voyaient le remède à tous les préjugés raciaux, oubliant bêtement que le communisme s'était développé en Russie. Henryk Fichtelbaum avait donc été élevé dans une atmosphère très laïque, où l'on affectait



la libre pensée, peut-être même avec une certaine ostentation, car l'avocat Fichtelbaum voulait être plus européen et plus libertin que les plus grands Européens et libertins de Paris, ce qui se comprend si l'on considère qu'il venait d'un trou perdu de Galicie. Henryk avait découvert la religion à l'école, où la plupart de ses camarades étaient catholiques et où son meilleur ami, Pawełek Kryński, passait pour un garçon d'une grande ferveur religieuse, ce qui, d'ailleurs, était exagéré, car Pawełek aussi avait avec Dieu des relations compliquées. Ainsi, Henryk Fichtelbaum avait grandi dans l'impiété et ses goûts le portaient vers les sciences exactes : les mathématiques, la physique et la chimie, et vers les mystères du monde matériel. Même le grand choc qu'avait été pour lui le déménagement du bel appartement de la rue Królewska dans un taudis du ghetto n'avait pas incité Henryk à des méditations métaphysiques approfondies.

Au ghetto, il n'avait pas, d'abord, connu la misère, mais rapidement tout s'était mis à manquer, et au bout d'un an la famille de l'avocat avait compris qu'elle était vouée à l'anéantissement. Peu de temps après, la mère d'Henryk était morte. Il était resté avec son père et sa sœur Joasia, une petite fille qu'il aimait beaucoup. Mais il était jeune, encore vigoureux et il ne perdit pas espoir. Il décida de passer du côté aryen, pour avoir une chance de survivre. Il fit ses adieux à son père et à sa sœur, et s'enfuit du ghetto.

Ce jour-là, pour la première fois de sa vie, il avait pensé sérieusement à Dieu. Il était couché dans l'obscurité, sur le trottoir humide, non loin du mur du ghetto, et il était absolument seul. L'homme ne peut être seul au moment de l'épreuve. Il a besoin des autres, et quand il ne les a pas à proximité, il découvre soudain la présence de Dieu. C'est d'ordinaire une présence fugitive, à peine perceptible, comme si Dieu s'approchait à la hâte et disparaissait au coin de l'immeuble le plus proche. Avant de forcer le mur, Henryk avait murmuré : « Dieu, aide-moi ! » Puis il avait sauté le mur sans dommage. Il avait donc oublié Dieu.

Pendant plusieurs mois il parvint à se débrouiller grâce à quelque argent et à l'aide dévouée de Pawełek. Mais un beau jour, il commit une erreur, parce qu'il avait pris trop confiance en lui : il avait à peine dix-huit ans et les succès lui étaient montés à la tête. Oubliant son aspect, il était entré dans une pâtisserie de la rue Marszałkowska. Par la suite, Henryk Fichtelbaum s'était trouvé des excuses : jamais auparavant il n'avait étudié son visage sous l'angle racial ; bien plus, nul n'avait même attiré son attention sur ses traits juifs comme un phénomène remarquable. Si à l'école, avant la guerre, il s'était distingué en quoi que ce fût, c'était par son goût pour les sciences exactes, non par la forme de ses lèvres et de son nez. Dans la pâtisserie, il déclencha d'abord une curiosité discrète, puis la panique, enfin la réaction violente d'un homme qui s'écria : « Un juif qui mange un gâteau ! », comme si un juif mangeant un gâteau dans une pâtisserie de la rue Marszałkowska était un phénomène aussi étrange qu'un dinosaure, ou une archiduchesse russe sans boucles d'oreilles en diamants. Quelques personnes quittèrent précipitamment la pâtisserie, un garçon cria :

– Jésus ! Maintenant ils vont tous nous tuer !

Seul un vieux monsieur garda son sang-froid, et déclara simplement :

– D'abord ils tuent les juifs, ensuite ils nous tueront nous, il n'y a donc aucune raison de paniquer, que ce jeune homme mange son gâteau, je suis prêt à payer pour lui ; il est inutile de s'exciter ou de s'affliger, il faut garder sa dignité, la guerre continue, nous sommes condamnés, notre seule chance serait qu'Hitler vînt à rendre l'âme inopinément, ce que du reste je lui souhaite cordialement. Je vous prie donc de rester tranquilles, il ne s'est rien passé, ici nous sommes en Pologne, si cela peut encore s'appeler la Pologne, ce que je veux continuer à croire. C'est tout ce que j'ai à dire sur cet incident.

Mais un autre monsieur s'écria, tout tremblant et tout pâle :

– Il ne suffit pas qu'on les assassine, ils viennent encore traîner en ville et contaminer les autres. Esprit-Saint! Moi, je ne l'ai pas vu, ce juif, je ne l'ai pas vu...

Le vieux monsieur haussa les épaules et jeta d'un ton aigre :

– Pourtant vous le voyez bien, cher monsieur!

En fait, on ne le voyait plus, car Henryk Fichtelbaum avait bondi hors de la pâtisserie, il avait pris ses jambes à son cou, plus terrifié que jamais, plus même que le soir où il avait sauté par-dessus le mur du ghetto, car alors il était seul, avec Dieu qui rôdait d'un pas pressé dans les parages, alors que maintenant il se trouvait au milieu de la foule, sentait sur lui les regards des passants, compatissants, étonnés, effrayés, malveillants, ou peut-être tout à fait hostiles et exprimant une ferme détermination. Il fuyait donc à perdre haleine, de plus en plus loin. Il ne s'arrêta qu'à la rue Puławska, descendit la falaise, vers la Vistule lointaine, puis brusquement, absurdement, décida de quitter la ville.

Il passa l'hiver à la campagne, chez un honnête paysan, qui lui aménagea une cachette dans la forêt, le nourrit, le soûla et maudit ses origines juives qui causaient aux gens tant d'ennuis, de tracas et de peines. Mais au bout d'un certain temps, les Allemands fouillèrent les environs à la recherche de partisans, ou d'alcool clandestin, ou peut-être justement de juifs, et Henryk dut s'en aller. Le paysan lui donna pour la route du pain, du lard, un bonnet bleu foncé en mauvais état et cinquante zlotys. Ce paysan survécut à la guerre et après sa mort alla sans doute au ciel, bien que les gens du district – assez mesquins – l'eussent voué à l'enfer, parce qu'il était inscrit au parti.

Henryk Fichtelbaum retourna à Varsovie vers la fin de l'hiver. Il passait les nuits dans des greniers et dans des cages d'escalier, derrière des portes cochères, sur les dépôts d'ordures, se nourrissait de ce qu'il mendiait aux bonnes gens. Il savait désormais qu'il n'avait aucune chance de s'en tirer, que bientôt il devrait mourir. Cette conscience de son destin

le rapprocha de nouveau de Dieu, car si Henryk attendait la mort, il ne lui restait que le choix entre Dieu et le néant.

Mais il aimait les sciences exactes et cherchait Dieu uniquement sur cette voie. Assis dans les W.-C., il formulait à Dieu ses exigences, comme s'il s'estimait l'égal de son Créateur et qu'il essayait en même temps de trouver la preuve rationnelle de Son existence.

Rien ne meurt dans la nature, pensait-il, dans la nature tout dure éternellement. Mais les éléments particuliers de la nature ne sont pas moins éternels, ce dont me convainquent l'observation et aussi mon propre sort. Ainsi, je respire des excréments qui sont le résultat d'une transformation de la matière, qui deviennent des particules de la vie et vivent eux-mêmes, car ils se composent d'une multitude de cellules, qui meurent par millions et naissent par millions, afin que la vie continue. La nature se perpétue, pourtant la vie a sa propre fin, la vie particulière a sa propre fin, mais le processus même de la vie, sa durée, est éternelle et infinie. Qu'est-ce qui se cache là? Si je devais admettre que la matière est éternelle et indestructible, que la matière se transforme mais dure éternellement, je pourrais admettre tout aussi bien qu'il y a en elle une force, une énergie indestructible, donc une chose insaisissable, qui ne peut être évaluée et qui lui donne pourtant son rythme, assure sa durée. Cette chose existe sans doute et certains l'appellent Dieu! Dans ce sens, étant une créature matérielle, je suis une partie de cette chose, donc une partie de Dieu. Bien! Mais est-ce qu'une feuille fait aussi partie de Lui? Vraisemblablement, mais elle ne le sait pas. Je suis une matière supérieurement organisée, c'est pourquoi je sais que je suis plus parfait qu'une feuille, mais rien de plus. Si Dieu voulait encore faire en sorte que j'aie moins froid, je pourrais progresser dans mon raisonnement et aborder la question de ma conscience ainsi que de mes valeurs morales. À ce moment, quelqu'un traversa la cour et les pensées d'Henryk se troublèrent, il s'affola. Non seulement l'inconnu s'approchait, mais il avait manifestement

l'intention de profiter des W.-C., car soudain les pas s'arrêtèrent et une main tirailla la porte, fermée de l'intérieur par la targette.

– Zut! dit la voix rauque. Il y a quelqu'un?

Henryk ne tarda pas un instant quand il comprit que les W.-C. ne pouvaient avoir été fermés par un esprit, et il répondit doucement:

– Je sors tout de suite! Encore un petit moment.

– J'attends, répondit la voix rauque derrière la porte.

Il y eut un moment de silence. Mais Dieu est miséricordieux pour ceux qui Le cherchent, même s'ils Le cherchent dans un contexte aussi étrange, au milieu de la saleté et des excréments du monde. Derrière la porte, la voix se fit entendre de nouveau:

– Alors, vous en avez encore pour longtemps? Parce que ça presse!

– Tout de suite, répondit Henryk.

Mais l'homme à l'extérieur ne pouvait plus tenir. Henryk entendit un froissement, puis des bruits de défécation, et pour finir une toux, des pas qui s'éloignaient et ces mots:

– Ça va, ne vous dérangez pas!

Au loin, une porte claqua, puis ce fut le silence.

– Comment pouvais-je ne pas croire en Toi, bon Dieu! murmura Henryk Fichtelbaum, et il s'endormit presque aussitôt, épuisé de peur, de faim et de toute la souffrance qui s'amoncelait autour de lui dans l'infâme réduit.

Il fut réveillé par le premier rayon de soleil qui, à travers une fente, tombait sur lui. Il faisait froid. L'aube se levait sur la rue Brzeska. Henryk se leva aussi, entrouvrit prudemment la porte et sortit dans la cour. Elle était déserte. Le pavé mouillé luisait. Dans le ciel pâle, le gris l'emportait sur le bleu. Un vent léger caressa les cheveux d'Henryk, il apportait le parfum du printemps. Je vis encore, pensa-t-il. Il prit une profonde inspiration et sentit les aiguilles du froid lui piquer la gorge. Il tressaillit. Mais son rêve de la nuit l'avait

si bien revigoré qu'il ne sentait pas la faim aussi fortement que la veille. Cela devait venir plus tard.

Il regarda autour de lui. La cour formait un carré incongru au milieu des bâtiments qui l'enserraient de tous côtés. Une maison aux vitres sales, humide et délabrée, la séparait de la rue. Ses fenêtres s'agrémentaient ici et là de rideaux, de pots de pélargoniums et de maigres cactus qui, aux yeux des habitants, passaient pour un ornement particulièrement beau, car exotique ; les fenêtres de la maison d'en face, tout aussi délabrée, leur faisaient exactement vis-à-vis et elles étaient tout aussi sales, pareillement décorées de rideaux, de pélargoniums et de cactus. Un mur aveugle fermait la cour sur le troisième côté. Il était prolongé par des hangars à moitié démolis, qui servaient d'écuries et qui, dans les années à venir, abriteraient des ateliers clandestins très prospères où l'on fabriquerait des peignes, des clous, des vis ou des châssis de fenêtres – des ateliers pauvres en apparence, où s'affairaient des combinards aux mains d'or et au museau de renard, acharnés à survivre dans cette ville en ruine, ce à quoi ils réussiraient un temps, avant que le système, balayant les restes d'ingéniosité humaine de la Pologne, de Varsovie, de la rue Brzeska, ne les étouffe dans sa poigne de fer. En face du mur aveugle et des hangars délabrés s'élevait une haie qui marquait certainement, autrefois, la limite de la propriété : elle était plantée d'arbres, dont il ne restait que les troncs non encore équarris et à peine vivants des acacias desséchés qui, en dépit de tout, contre le monde entier, lançaient de jeunes pousses.

Je suis fait, pensait Henryk. Je suis prisonnier. Mais au fond il savait que, même au-delà de cette cour, il resterait toujours enfermé, prisonnier. Cet espace étroitement circonscrit ne lui semblait en rien plus menaçant que la forêt où il s'était caché durant l'hiver, ou que les rues du ghetto, isolées du reste du monde par des murs. Henryk Fichtelbaum aspira de nouveau profondément l'air froid de l'aube, l'odeur de paille mouillée, de trognons de légumes et de pisse de cheval.